

Québec français



Jean Larose Rides Again

Jean Larose, *l'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991, 254 p.

Denis Saint-Jacques

Number 85, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Jacques, D. (1992). Review of [Jean Larose Rides Again / Jean Larose, *l'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991, 254 p.] *Québec français*, (85), 97–98.

TRIBUNE

JEAN LAROSE RIDES AGAIN

Je croyais ne plus aimer les westerns, mais *l'Amour du pauvre* en a ressuscité pour moi les charmes oubliés. Voici un shérif, l'intellectuel de service lui-même, Jean Larose, abandonné par les siens, les autres intellectuels, tous démissionnaires, dans un petit village du Québec nommé Culture, aux prises avec une bande redoutable, celle du *Pauvre*, formée de scandaleuses créatures nommées pédagogie du vécu, création littéraire, lutte contre l'élitisme, refus de la littérature française, psychanalystes français, cinéma québécois des années 80, biologie darwinienne contemporaine et j'en passe. Seul contre tous, que croyez-vous qu'il fasse ? Il fourbit d'abord une panoplie d'armes érudites rutilantes dont je ne peux donner qu'une très faible idée. Pour la longue portée, il dispose grâce à une érudition philosophique à citations variées, allant des présocratiques à Derrida en passant par Schlegel ou Nietzsche, de toute la puissance de la plus intimidante délégation d'autorité ; pour les combats de rue, il dégage ce qui est sans doute son moyen d'attaque préféré, un redoutable Freud lacanisé qui touche les adversaires à père, mère, signifiant et phallus ; pour le corps à corps enfin, il a à sa main d'imprévisibles et disparates comparses québécois, Octave Crémazie, Saint-Denys Garneau, André Laurendeau, Jacques Godbout, utilisés pour les coups surprises.

Dans Culture québécoise assaillie par un mal sans merci, le justicier, ainsi équipé, poursuit, pourfend, châtie les coupables. C'est un univers tout simple : les méchants sont uniment exécrables et le héros a toujours avec lui le droit et le devoir. Il tire vite, beaucoup et bien : le sang gicle, les cadavres s'écroulent et le héros ne pose même pas de questions après... Western moderne !

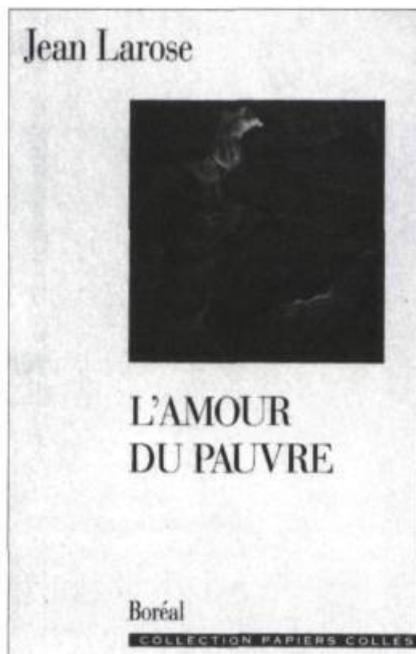
Autrefois, le protagoniste éprouvait quelque complication sentimentale avec une compagne épisodique ; aujourd'hui, il ne trouve plus d'interlocuteur que lui-même. Son « Dialogue de la plus haute tour » et « Vers le mauvais pauvre » fournissent des doubles au héros pour qu'il puisse manifester un moment de désarroi ; « La perte de la modernité », apparemment missive à une autre, ne sert en pratique qu'à un échange tout à fait similaire où l'auteur se répond à lui-même. Jean Larose est seul, les véritables héros le sont toujours. Là se fondent leur force efficace et leur faiblesse secrète.

Si l'on en juge au fracas médiatique qui s'entend encore, *l'Amour du pauvre* a mérité sa place sur les listes de best-sellers ; Jean Larose s'est bravement exposé sur la place publique, la culture médiatique ennemie, le *Pauvre* s'était mis à six, l'a traîtreusement pris en embuscade et l'a fait servir à ses inavouables fins d'aviilissement. Le western se révèle

plus moderne encore qu'on ne l'aurait cru, le mal pourrait avoir gagné. Chouette ! On en redemande et le public achète déjà ses places pour la suite. Tous savent que quand Zorro est capturé, blessé, tué même à la fin d'un épisode, il revient immuable à l'épisode suivant. Dans combien de temps le prochain épisode ?

Il est permis de s'amuser un peu, tant de candeur vertueuse, de moralisme manichéen font sourire. La littérature québécoise a pourtant bien besoin de Jean Larose. Il la prend au sérieux et ne la destine pas seulement à quelques intimes, non, à tous. Il la croit utile socialement et est prêt à en découdre là-dessus. Il pense qu'elle est française, absolument ! Et allemande et latine ; hétérogène, il la croit. Il va jusqu'à prétendre qu'elle devrait être enseignée non comme facteur d'union et d'approfondissement du nombril commun, mais comme agent de contradiction et de déstabilisation. C'est dire que la littérature québécoise qui l'intéresse n'existe pas autant qu'il le voudrait. Il la trouve dans des vers que Crémazie n'a pas écrits ou des pages de journal que Saint-Denys Garneau n'a pas rédigées. Je vous ai dit qu'il se trouve seul, il cherche des autorités fiables dans « Culture en crise », mais le « Pauvre » a tout pourri. Reste peut-être André Laurendeau, mais à lire ce qu'en retient Larose, mieux vaut chercher encore. Le paysan heureux et parlant dru opposé à son citadin de fils aliéné et contraint de parole ! Faut-il croire à ces stéréotypes ?

Il s'inquiète aussi de pédagogie. Voici un professeur d'université qui n'agit pas comme si la recherche ou la création l'obligeait malheureusement aussi à enseigner. Disons qu'il « assume son vécu », il s'inquiète de son enseignement et de celui des autres, il croit que nos étudiants



COMMUNIQUÉ

Le 150^e anniversaire des Éditions Beauchemin Ltée: un partenariat fructueux avec le milieu de l'éducation.

Au Québec, peu d'entreprise témoignent d'un passé et d'une culture aussi profondément ancrés aux valeurs de notre société que la maison Beauchemin qui débute, cette année, la célébration de son 150^e anniversaire. Que ce soit pour notre culture littéraire ou notre cheminement scolaire, qui n'a pas eu de livres Beauchemin à son chevet, dans son sac ou sur son pupitre à l'école ? Une véritable institution au Québec dans le domaine de l'édition scolaire.

Bien que dédiée à l'enseignement, la maison Beauchemin ne s'y est cependant pas consacrée de façon exclusive. Elle a également bâti sa réputation d'excellence en publiant, notamment, des ouvrages religieux et littéraires ainsi que des livres de culture populaire dont le célèbre *Almanach du Peuple* publié pour la première fois en 1855. Tout au long de son histoire, elle a également géré des activités d'imprimerie, de typographie et de reliure.

Pendant plusieurs années, elle s'est occupée du commerce de libraire, mais c'est en 1980 qu'elle décide de se concentrer totalement à la production et à la diffusion de manuels scolaires. Guy Frenette, qui dirige les destinées de l'entreprise depuis 1985, en changea la raison sociale pour véritablement refléter sa mission d'éditeur.

La maison Beauchemin œuvre au niveau du primaire et du secondaire où elle édite de nombreux manuels scolaires et cahiers d'activités. Elle est particulièrement reconnue pour ses productions en français, en mathématiques, en histoire, en sciences et en géographie. Elle effectue présentement une percée au collégial-universitaire avec des ouvrages portant sur plusieurs domaines.

arrivent de plus en plus difficilement à écrire et à penser correctement. Il va jusqu'à prétendre que les insuffisances de notre enseignement y seraient pour quelque chose. Il pense vraiment qu'il serait temps de s'attaquer sérieusement au problème. Et il pointe du doigt les coupables, la bande du *Pauvre*, lisez, vous la reconnaîtrez. Je vous laisse imaginer l'âpreté des engagements, mais notre héros sait combattre, n'ayez crainte. Nous sommes d'ailleurs plusieurs à souhaiter qu'il soit vainqueur sur ce terrain-là.

Ses armes pourtant m'inquiètent. Le Derrida qu'il emploie ne semble pas vraiment déconstruire, il sert surtout à l'intimidation. On se souvient que le philosophe de la *différance* avait évité à l'époque de ses rapports avec *Tel Quel* de se laisser entraîner à jouer le rôle de critique idéologique. C'est que sa réflexion produit un effet impossible à maîtriser sur le terrain, arme absolue, la déconstruction attaque toute certitude, jamais seulement celle de l'adversaire. On comprend que dans l'univers manichéen du western le shérif la brandisse sans oser lui laisser libre cours. Faut-il y voir une stratégie de la dissuasion ? Si vous m'attaquez, je lâche sur vous mes philosophes ? L'adversaire pourrait n'y voir que tiges de papier ?...

Pour sa part, le Freud lacanisé sert plutôt beaucoup, trop à vrai dire, et il semble complètement déréglé. On lui fait pratiquer une sorte de psychanalyse sauvage d'un sujet culturel national homogène dans une perspective où constamment fleurit la condamnation morale. Déviation qui rappelle beaucoup les errements de la psychanalyse américaine. Très sûr, le shérif fait mouche à tout coup et le public trépigne d'aise. Mais l'inconscient ? Bof, l'inconscient, au western ? Vraiment ? Ici on fait dans l'imaginaire, qu'est-ce que vous croyez ?

Quoi qu'il en soit de sa rigueur argumentative, l'aventure que propose ce livre est captivante, Larose écrit et polémique à redonner le goût de lire aux plus blasés. C'est un écrivain. Lisez cette merveilleuse fiction qui clôt le recueil, « Vers le mauvais pauvre », ou encore la conclusion du « Cheval du réel ». Laissez-vous aller un moment aux emportements et aux attaques en règle contre des adversaires sans cesse réanimés pour mieux les redescendre. Dites-vous qu'un essayiste ne doit ni avoir raison, ni observer la prudence de l'analyste scientifique, nous attendons plutôt de lui qu'il donne vie et passion à quelques idées opportunes.

La fougue de Jean Larose, son sens de la formule, son engagement éthique, voilà ce qui compte et aussi tout simplement le plaisir d'une lecture où d'accord ou pas l'on ne s'ennuie jamais.

Jean Larose, *l'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991, 254 p.

*CRELIQ, Université Laval.

